DALED (Pierre F.), *Spiritualisme et matérialisme au XIX^e siècle. L'Université Libre de Bruxelles et la Religion*

Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1998, 357 p. (coll.

« Spiritualités et pensées libres »)

Jean-Paul Martin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/20280>

DOI : 10.4000/assr.20280

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2000

Pagination : 80-81

ISBN : 2-222-96698-1

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Jean-Paul Martin, « DALED (Pierre F.), *Spiritualisme et matérialisme au XIX^e siècle. L'Université Libre de Bruxelles et la Religion* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 112 | octobre-décembre 2000, document 112.13, mis en ligne le 19 août 2009, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/20280> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.20280>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

DALED (Pierre F.), *Spiritualisme et matérialisme au XIX^e siècle*. *L'Université Libre de Bruxelles et la Religion*

Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1998, 357 p. (coll.
« Spiritualités et pensées libres »)

Jean-Paul Martin

RÉFÉRENCE

DALED (Pierre F.), *Spiritualisme et matérialisme au XIX^e siècle*. *L'Université Libre de Bruxelles et la Religion*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1998, 357 p. (coll.
« Spiritualités et pensées libres »)

- 1 L'Université Libre de Bruxelles (U.L.B.), fondée en 1834, est une des plus vieilles institutions de la laïcité belge, qui fonctionne en référence au « libre-examen ». On savait notamment grâce aux travaux des historiens John Bartier, André Uyttebrouck, Jean Stengers que cette notion de libre-examen a elle-même une histoire, et que plus largement, il n'y avait pas eu à l'U.L.B. depuis l'origine une unité d'inspiration philosophique stable à travers le temps, en dépit d'une constante opposition au cléricalisme. La même évolution semble d'ailleurs avoir affecté aussi les autres composantes (associative, politique) de la laïcité en Belgique au cours du XIX^e siècle. Les premiers fondateurs de l'U.L.B. cherchaient – seulement, pourrait-on dire ! – à se démarquer de l'ultramontanisme dont ils soupçonnaient les inspireurs de l'université catholique qui allait bientôt se fixer à Louvain. Proches des milieux libéraux, ils étaient parfois bons catholiques dans leur vie privée, tout en voulant constituer un lieu où la recherche et l'enseignement seraient « libres » de toute allégeance à l'égard des dogmes confessionnels. Philosophiquement, cette fondation intervient dans un horizon

de pensée nettement spiritualiste, l'influence déterminante étant ici celle, originale, méconnue en France, du panenthéisme de l'Allemand Krause, représenté à l'U.L.B. par les personnalités marquantes de quelques enseignants comme Ahrens et surtout Guillaume Tiberghien, ce dernier exerçant un magistère moral et intellectuel jusqu'en 1897. L'hégémonie du spiritualisme, qui menait une sorte de combat sur deux fronts – externe contre le dogmatisme romain, interne contre le matérialisme et l'athéisme – ne céda qu'à l'extrême fin du siècle. En 1890, le refus de la faculté de philosophie (à l'instigation de Tiberghien) de recevoir la thèse d'agrégation d'un certain Dwelshauvers, qui paraissait mettre à mal la métaphysique en se réclamant de la psychologie expérimentale de Wundt, provoqua une vive polémique. On estime généralement que c'est cette « affaire » qui permit une ouverture de l'U.L.B. au pluralisme philosophique, des courants de pensée matérialistes étant alors amenés à se faire reconnaître une légitimité croissante.

- 2 Par rapport à cet état antérieur de la question, qu'on a cru utile de résumer ci-dessus, le livre de P.F.D. apporte de nombreuses précisions. Il s'intéresse en effet à la partie « positive » de l'enseignement de l'U.L.B., délivrée dans les différentes formations philosophiques et scientifiques et analyse la production discursive écrite du corps professoral, tant dans les actes solennels de l'Université que dans les différents champs disciplinaires.
- 3 Son premier intérêt est de réviser sensiblement une chronologie par trop linéaire, qui voyait le matérialisme succéder au spiritualisme. En fait, tout au long du siècle, les influences spiritualistes et matérialistes s'exercent parallèlement mais se côtoient. En faculté de médecine par exemple, l'influence de la médecine physiologiste du Français Broussais qui est d'inspiration matérialiste est présente dès l'origine, elle remonte même à une institution antérieure à l'U.L.B., l'Ecole de Médecine (1823), où furent recrutés les premiers enseignants.
- 4 Ce partage philosophique se décline selon un clivage entre les facultés et les champs disciplinaires, la faculté de philosophie et lettres ou celle de droit demeurant des bastions du spiritualisme, là où les facultés de médecine et de sciences se montrent très vite enclines à un matérialisme méthodologique, centré sur l'expérimentation. Tel est le deuxième apport important de l'ouvrage. Il est remarquable que les autorités universitaires, quoiqu'acquises longtemps à la philosophie spiritualiste, n'aient pas véritablement songé à freiner l'autonomie des facultés scientifiques à cet égard. On voit cette évolution s'accroître au cours du siècle jusqu'à la création de l'Institut de Sociologie en 1906, qui marque le point d'aboutissement de cette enquête d'histoire intellectuelle. L'affaire Dwelshauvers apparaît dès lors inséparable du contexte propre à la faculté de philosophie et lettres : la même thèse présentée devant une faculté scientifique n'aurait sans doute pas provoqué un tel scandale.
- 5 Peut-on pour autant parler, au tournant du siècle, de défaite du spiritualisme et de victoire du matérialisme ? La réponse est rien moins qu'assurée, et c'est à notre sens le dernier apport important (quoiqu'en partie implicite) de cet ouvrage. Cela tient d'abord – pour reprendre la terminologie de P.F.D. – à la surreprésentation dans le corpus étudié de ce qu'il nomme les matérialistes « inconséquents » : entendons par-là, notamment, ceux qui s'efforcent de concilier une vision purement expérimentale de leur domaine de recherche avec une vision métaphysique ou qui répugnent à dissoudre le libre arbitre dans un déterminisme absolu. On ne voit guère apparaître ici – à quelques exceptions près, sans doute – de matérialistes « conséquents », au sens où,

selon l'auteur, il faudrait, pour l'être, déduire de l'affirmation du primat de la matière une proclamation d'athéisme. Cela tient-il seulement au hasard des itinéraires individuels abordés ici ou à des facteurs plus généraux ? L'ouvrage aborde finalement peu cette question, se contentant d'une part de mentionner – en suivant un historien de la philosophie comme Bréhier – le retournement de tendance interne au champ philosophique qui redevint alors favorable aux courants spiritualistes (revisités notamment par Bergson) et d'autre part de décrire le retournement personnel, censément aberrant et pourtant logique (?) d'un Dwelshauvers, objet du scandale de 1890, et qui aurait commis un véritable « parricide » intellectuel en reniant la psychologie expérimentale de Wundt, avant de connaître une dérive intellectuelle qui le conduisit de l'U.L.B., via Bergson, l'Espagne, et le thomisme jusqu'à une chaire de philosophie à l'Institut catholique de Paris ! On se demande si, au delà de ce cas singulier, il n'y avait pas davantage à s'interroger sur la distinction entre matérialisme conséquent et inconséquent, si souvent brandie comme étalon : est-elle véritablement opératoire, ne relève-t-elle pas du partipris idéologique ? Et de façon plus générale la grille d'analyse mise en œuvre au départ (l'opposition spiritualisme/matérialisme) ne méritait-elle pas à tout le moins d'être discutée à l'arrivée ? Pour tout dire, ce livre, dont l'érudition, la minutie, et tout compte fait la richesse documentaire sont incontestables (ce qui se paye du reste parfois d'une certaine lourdeur académique), nous paraît manquer d'une réflexion philosophique actualisée sur les limites d'une pensée matérialiste, dont les présupposés sur la possibilité de reculer indéfiniment les limites de l'inconnaissable apparaissent typiques de la fin du XIX^e siècle.